

AHMET ARI, *The Sion Treasure Reconsidered: The Biographies and Multivalence of Sacred Silver Objects in Sixth-Century Byzantium* (Studies in Byzantine Cultural History). Abingdon: Routledge 2024. xv+196 pages, 63 figures, 4 tableaux, 1 diagramme. – ISBN 978-1-032-38535-8 (hbk), ISBN 978-1-032-38535-5 (pbk), 978-1-032-38535-3 (ebk)

• BRIGITTE PITARAKIS, CNRS, UMR 8167 Orient et Méditerranée
(brigitte.pitarakis@college-de-france.fr)

L'étude porte sur cinquante-sept objets en argent (dont des fragments) du célèbre trésor ecclésiastique dit de Sion, du VI^e siècle, découvert à Kumluca en Lycie en 1963, dans le contexte de fouilles illégales. Assez vite dispersée par ses découvreurs, la majeure partie connue du trésor fut partagée entre la collection de Dumbarton Oaks, Washington DC, et le Musée archéologique d'Antalya en Turquie. Une patène se trouve aujourd'hui dans la célèbre collection George Ortiz en Suisse, tandis que quelques autres pièces, notamment des luminaires, ont rejoint les collections privées Digby-Jones et Hewett à Londres. Malgré ses investigations poussées, l'auteur n'a pu localiser ces deux dernières collections.

Issue d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université du Sussex, à Brighton, en 2019, cette monographie offre pour la première fois une étude systématique du trésor dans son ensemble en incluant vingt-deux pièces (dont des fragments) conservées à Antalya. La monographie associe une étude matérielle minutieuse et une réflexion originale sur la 'biographie' des objets. Dans une réadaptation élégante des modèles anthropologiques appliqués au monde byzantin, l'auteur propose une mise en perspective du trésor en tant qu'acteur historique et social.¹

Le trésor de Kumluca/Sion est particulièrement important à plus d'un titre. Il s'agit de la première grande découverte de l'ère « post-moderne », après celle des trésors d'argenterie syriens dans les années 1908–1912. Si ces derniers ont été bien étudiés, la contribution de la Lycie à la production d'orfèvrerie protobyzantine et ses rapports avec Constantinople sont moins bien connus. Le lieu de découverte du trésor se situe à proximité de Myra en Lycie, centre de pèlerinage majeur de saint Nicolas, sur la route commerciale reliant Constantinople à Jérusalem et à la Méditerranée orientale.

1. Par exemple ARJUN APPADURAI (éd.), *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge 1986.

Le poids supérieur de l'argent métal dans sa totalité, son style original et varié contribuent à démarquer le trésor de Sion des parallèles syriens.²

Trente-quatre pièces du trésor sur cinquante-sept portent des estampilles impériales (p. 135–139). Elles comportent toutes la dédicace d'un certain Eutychianos évêque, donateur principal du trésor, par ailleurs inconnu. À la lumière des nombreuses invocations à la sainte Sion dans les dédicaces du trésor, il a été communément admis de l'attribuer au monastère de Nicolas de Sion, saint du VI^e siècle, célèbre pour son activité caritative, ainsi que pour les exorcismes et les guérisons qu'il pratiquait dans la région, au lendemain de la grande épidémie de peste de 541–542.³

Comment et pourquoi le trésor a été transporté depuis l'église de Sion, située à une quarantaine de kilomètres, à Kumluca, dans l'arrière-pays montagneux de Myra, pour y être enfoui, restent un mystère. ARI rappelle que les conditions de la trouvaille mettent en évidence un enfouissement délibéré des pièces, minutieusement repliées, enroulées, ou écrasées sans arrachement des clous. La manière dont cet ensemble a été enfoui reste inconnue, et aucune trace d'un éventuel récipient de stockage ne semble pas avoir été trouvée.

Examinons maintenant de plus près le contenu de la monographie.

Dans l'**introduction**, l'auteur présente brièvement l'histoire de la découverte, propose un état de la question bien informé, et expose sa méthodologie. Sa référence principale est la publication des Actes du colloque de Dumbarton Oaks (1992), qu'il se propose de compléter, revoir et préciser.⁴ Parmi les éléments nouveaux qu'il apporte figurent, entre autres, la publication complète et l'analyse des estampilles d'Antalya ; le relevé des inscriptions des pièces d'Antalya ; l'identification des liens inter-collections entre les fragments d'Antalya et de Dumbarton Oaks ; enfin, une reconstruction économique cohérente du trésor, incluant des comparaisons explicites avec d'autres donations majeures d'argenterie contemporaines.

Le **chapitre 1** (The Silver Vessels from the Sion Treasure, p. 5–101) constitue la base de l'ouvrage. Tous les objets du trésor, y compris un lot de pièces diverses détachées conservées à Dumbarton Oaks, est réunie dans un vaste

2. Pour l'argenterie syrienne, voir MARLIA MUNDELL MANGO, *Silver from Early Byzantium : The Kaper Koraon and Related Treasures*. Baltimore 1986.

3. I HOR ŠEVČENKO – NANCY P. ŠEVČENKO (éds.), *The Life of St. Nicholas of Sion*. Brookline MA 1984.

4. SUSAN A. BOYD – MARLIA MUNDELL MANGO (éds.), *Ecclesiastical Silver Plate in Sixth-Century Byzantium*. Washington DC 1992.

tableau (p. 35–46) et chaque objet est accompagné d’une illustration de bonne qualité. Les deux encensoirs du trésor sont respectivement accompagnés de deux illustrations (nos. 19–20). La collection d’Antalya a fait l’objet d’une vaste série d’analyses élémentaires non destructives, c’est-à-dire réalisées sans prélèvement (spectrométrie de fluorescence X ou XRF en anglais, pour *X-ray fluorescence*).

L’auteur propose une classification originale, fondée non sur la fonction liturgique des objets, mais sur leur apparence matérielle. La progression adoptée semble suivre les étapes de la chaîne de production. Elle va des objets plats (patènes, plateaux ajourés de polykandèla) aux réceptacles volumétriques et aux objets tridimensionnels. Une seconde étape concerne le décor en surface. Les objets plats présentent un décor repoussé, estampé en léger relief ou ajouré. Les objets volumétriques montrent un relief plus prononcé, obtenu soit par moulage soit au repoussé. L’ajouré se retrouve aussi dans cette catégorie. Il s’agit des lampes de suspension à pied destinées à recevoir une coupelle de verre. En dernier lieu viennent les tôles lisses sans décor.

La discussion accompagnant l’étude des différentes catégories d’objets varie selon l’intérêt de chaque type. Les acquis du volume de Dumbarton Oaks ne sont pas repris, de sorte que le lecteur est invité à consulter simultanément les deux volumes. Les données nouvelles issues de l’étude du matériel d’Antalya, notamment en ce qui concerne les techniques de fabrication et la composition du métal, sont mises en valeur. Nous apprenons, par exemple, que les patènes ont été confectionnées au tour et retravaillées au marteau et que l’encensoir circulaire d’Antalya est issu d’un moule. Une comparaison avec les encensoirs sphériques en bronze attribués à la Terre-Sainte aurait été intéressante,⁵ compte tenu notamment des liens entre Myra et Jérusalem. Cependant l’encensoir d’Antalya se distingue par sa forme cylindrique et la place donnée au cycle de la vie de la Vierge, plus en accord avec l’hymnographie constantinopolitaine du VI^e siècle et le culte de la Théotokos dans la capitale. Le matériel d’Antalya inclut aussi une reliure de livre fragmentaire, montrant au centre le Christ, probablement flanqué de deux apôtres (no. 46). L’auteur a également identifié à Antaly a un ensemble de fragments d’interprétation difficile, qu’il a regroupés avec plusieurs fragments de Dumbarton Oaks pour restituer avec succès deux pieds de candélabres (nos. 49–50).

5. Voir récemment, FINBARR BARRY FLOOD – BEATE FRICKE, *Tales Things Tell : Material Histories of Early Globalisms*. Princeton – Oxford 2023, surtout p. 23–38, 50–51.

Métal ductile, l'argent était allié au cuivre, dans des proportions allant de moins de 1% à 8%, pour le durcir et de le rendre plus solide.⁶ D'après les analyses de la composition élémentaire par spectrométrie de fluorescence X, la teneur en argent des pièces d'Antalya varie de 84 à un peu plus de 89%. Les différences dans les résultats dépendent souvent des zones de chaque objet qui furent sujettes à l'analyse. La composition des dorures et du nielle est également indiquée. Aux éléments secondaires délibérément ajoutés s'ajoutent des éléments traces issus des minerais (or, fer, plomb).

Le **chapitre 2** (Inscriptions on the Sion Vessels, p. 102–118) réunit la liste complète des inscriptions dans un grand tableau. Les rubriques incluent un relevé de l'inscription sous forme de transcription ; une vignette renfermant, quand cela fut possible, les photos de toutes les portions de l'inscription ; une traduction complète de l'inscription en anglais. La transcription n'a malheureusement pas donné lieu à une véritable édition ; on regrette aussi l'usage d'une police inadéquate.

Très utile à la recherche, ce grand tableau permet de faire des regroupements et des statistiques sur l'identité des donateurs et leur statut. Le commentaire de l'auteur est sommaire, son objectif essentiel étant de fournir au lecteur des sources de première main. Sur les quarante-cinq objets pourvus d'inscriptions, trente-neuf signalent les noms des donateurs. L'évêque Eutychianos est communément désigné comme « le très humble » (ἐλάχιστος). On trouve aussi pour lui les épithètes « le très saint » (ὁσιώτατος) et le « très bienheureux » (μακαριώτατος). Un autre évêque, désigné comme ὁσιώτατος, est un certain Théodore (no. 47). D'autres membres du clergé, dont les offrandes sont collectives, sont nommés dans les inscriptions des revêtements de la table d'autel (nos. 51–52).

Les donateurs laïques incluent une certaine Maria, qui porte le titre honorifique d'*illustre* : elle a offert la patène la plus lourde du trésor (no. 6), façonnée en argent pur, bien que non estampillé. Du point de vue stylistique également, le travail de cette patène se distingue de celui des autres pièces du trésor et tout porte à croire qu'il s'agit de l'œuvre d'un artisan local.

La formule « dont le nom est connu de Dieu » est propre aux calices du trésor. On la trouve sur deux exemplaires d'Antalya (nos. 25–26). L'ins-

6. Résultats des analyses menées sur l'argenterie protobyzantine à Dumbarton Oaks dans la décennie précédant la publication de 1992 : PIETERS MEYERS, *Elemental Compositions of the Sion Treasure and Other Byzantine Silver Objects*, dans BOYD – MUNDELL MANGO, *Ecclesiastical Silver Plate*, p. 171 et tableau 1.

cription sur l'un de ces deux calices est réalisée en lettres poinçonnées : il s'agit de la première occurrence de ce type d'inscription dans le trésor.

ARI a identifié une seconde inscription poinçonnée au revers d'une 'cou-pelle' fragmentaire d'Antalya, où elle est tournée vers le bas (no. 49). En renversant l'objet et le rapprochant d'autres fragments de Dumbarton Oaks, il suggère d'identifier un pied de candélabre en forme de balustre avec sa jupe trilobée.⁷ La transcription (en majuscules) et la traduction proposée sont comme suit : ἐπὶ ὕμνου τοῦ ὁσιωτάτου ὁ [.]ίσκος κατεσκευάσθη, « at/for the most holy hymn, this object was presented ». La présence du mot « hymne » à cet endroit soulève néanmoins difficulté⁸ et la première lettre du mot désignant l'objet est effacée. Tenant compte du fait que les objets offerts ne sont communément pas désignés dans les dédicaces qui les accompagnent, il semblerait vraisemblable de supposer que ce candélabre a servi d'accessoire complémentaire dans le cadre d'un rituel d'offrande.

Une autre inscription problématique accompagne une lampe dédiée à la « bienheureuse mémoire » d'Eutychianos, sans que celui-ci soit pour autant désigné comme évêque (no. 39).⁹ L'identification d'une estampille antérieure à la séquence de l'évêque homonyme Eutychianos avait conduit à distinguer cet individu et à avancer l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de son père. Le nom Himeria, inscrit sur une seconde lampe formant une paire avec la première, correspondrait alors à sa mère. La démonstration d'ARI remet cependant en cause l'hypothèse de séquences chronologiques de poinçons sur les objets finis. Rien n'empêche donc que la lampe d'Eutychianos ait été confectionnée à une date postérieure à celle de l'estampille.

Le **chapitre 3** (Silver Stamps on the Sion Treasure) porte sur l'étude des estampilles du trésor. Un grand tableau accompagne la discussion. Sur un total de vingt-cinq estampilles, huit sont au Musée d'Antalya, une était dans la collection Digby-Jones à Londres et les seize autres à Dumbarton Oaks. ARI est le premier à publier les estampilles d'Antalya en détail. Toutes sont

7. Pour ce type de candélabre, voir MARIA XANTHOPOULOU, Les lampes en bronze à l'époque paléochrétienne (Bibliothèque de l'Antiquité tardive 16). Turnhout 2010, p. 36–37.

8. Pour l'usage courant de la formule *epi* dans les inscriptions d'argenterie ecclésiastique syrienne, voir MUNDELL MANGO, *Silver from Early Byzantium*, p. 3 et nos. 57, 65.

9. Au sujet de l'application de l'épithète μακαριώτατος aux évêques pouvant être encore en vie, voir DENIS FEISSEL, L'évêque, titres et fonctions d'après les inscriptions grecques jusqu'au VII^e siècle, dans IDEM, *Études d'épigraphie et d'histoire des premiers siècles de Byzance* (Bilans de Recherche 10). Paris 2020, p. 8, n. 27.

des estampilles impériales composées de cinq poinçons à l'exception d'une, irrégulière, sur une lampe sur pied (no. 34). Cette dernière a un cachet de forme rectangulaire illisible et un second cachet en forme de rosette sans inscription.

Le tableau réunit de façon systématique les cinq cachets tels qu'ils sont conservés. Il permet d'explorer la hiérarchie des fonctionnaires de l'administration impériale des finances chargés du contrôle de l'argent. L'ordre des rubriques consacrées à chaque type de cachet reflète la hiérarchie, du sommet à la base de l'administration.

- cachet rond : effigie impériale en buste
- cachet hexagonal et carré : monogramme impérial et nom en toutes lettres d'un fonctionnaire subalterne chargé du contrôle dans le champ
- cachet de forme oblongue et arrondie en haut : effigie impériale en buste, monogramme d'un haut fonctionnaire de contrôle, le *comes sacrarum largitionum* (CSL), et nom en toutes lettres d'un fonctionnaire subalterne dans le champ
- cachet cruciforme : monogramme d'un haut fonctionnaire de contrôle et nom en toutes lettres d'un fonctionnaire subalterne dans le champ

Les bustes impériaux représentent tous Justinien I^{er}. Le monogramme impérial et celui du CSL, dit secondaire, sont cruciformes. L'auteur entreprend une étude complexe portant sur les combinaisons du type du buste impérial et des noms et monogrammes présents sur chaque estampille, afin de préciser les évolutions de carrière et les datations. Il compare les noms attestés dans les dédicaces aux listes officielles connues des hauts fonctionnaires. Cette approche lui permet d'affiner la chronologie des estampilles, contribuant ainsi à offrir une sorte de micro-histoire de l'évolution, au fil du temps, de la machine fiscale impériale.

Nous apprenons que parmi les noms issus des monogrammes cruciformes des CSL dans le trésor, « Adeos » n'est pas cité dans les listes officielles des CSL (la graphie correcte étant Addaios, du syriaque Addai). Ceci soulève la question complexe, jadis étudiée par DENIS FEISSEL, du transfert de compétence du CSL dans le contrôle de l'argenterie et l'évolution du rôle du préfet dans la seconde moitié du VI^e siècle. Feissel s'était intéressé à un Addaios, préfet de Constantinople en 565.¹⁰ Rejoignant le point de vue

10. L'article initialement paru dans la Revue numismatique 28, 1986, p. 119–142 est aujourd'hui dans DENIS FEISSEL, Le préfet de Constantinople, les poids-étalons et l'estampillage de l'argenterie au VI^e et au VII^e siècle, dans IDEM, Études d'épigraphie et d'histoire des premiers siècles de Byzance (Bilans de Recherche 10). Paris 2020, p. 443–468, surtout p. 462).

de MUNDELL MANGO,¹¹ ARI constate que les fonctions du *CSL* ont été transférées à son successeur, le *sakellarios*, plutôt qu'au préfet. Il signale un « Adeos » syrien et préfet du prétoire en 551 (p. 130).

L'observation de la distribution des estampilles à la surface des objets conduit l'auteur à rejoindre l'opinion courante selon laquelle elles étaient frappées sur des tôles vierges, préalablement au processus de façonnage et au décor de l'objet fini. Il décrit ce système d'estampillage comme une marque du contrôle de l'État sur les matériaux précieux. Plutôt que de certifier la pureté de l'argent, elles indiquaient que la vente de l'argent métal relevait des circuits impériaux. Autrement dit, elles constituaient une forme d'autorisation pour la mise sur le marché de l'argent appartenant à l'État. Les tôles non estampillées étaient souvent tout aussi pures, mais elles circulaient sur le marché privé.

Le **chapitre 4** (Questions of circulation, Production and Cost of the Sion Treasure, p. 141–151) porte sur la circulation, la production et le coût du trésor de Sion. ARI commente les nombreuses questions soulevées par la bibliographie auxquelles il ajoute les siennes. Quels sont les critères permettant d'évaluer la qualité d'une œuvre d'orfèvrerie ? Son poids ? Les estampilles ? Une origine constantinopolitaine ? Que l'estampille ait été frappée à Constantinople sous le contrôle du *CSL* n'implique pas pour autant que l'objet fini portant cette estampille ait été confectionné dans la capitale, remarque-t-il. Les ateliers impériaux pratiquaient l'estampillage de tôles découpées de différentes tailles qu'ils proposaient à la vente. Destinées tant aux privés qu'aux orfèvres, celles-ci n'étaient pas réservées à la capitale. La transformation des tôles en produits finis pouvait être effectuée à tout moment et en tout lieu. Un même atelier pouvait produire des pièces estampillées ou non et les estampilles pouvaient avoir été frappées à des moments différents. Les différences de décor et de style ne sauraient, de leur côté, être forcément attribuées à des ateliers différents, des orfèvres aux styles différents pouvant travailler côte à côte dans un même atelier. La possibilité d'une origine lycienne pour le trésor ne saurait donc être exclue. L'approche de l'auteur appelle ainsi à un recalibrage du modèle centre-périphérie.

ARI procède ensuite à l'évaluation du coût de chacun des objets du trésor pour leurs commanditaires respectifs. La valeur ajoutée fournie par le travail de l'artisan et les matériaux complémentaires, comme l'or utilisé dans

11. MARLIA MUNDELL MANGO, *The Purpose and Places of Byzantine Silver Stamping*, dans BOYD – MUNDELL MANGO, *Ecclesiastical Silver Plate*, p. 214.

la dorure, ne sont pas connus. Les calculs réunis dans un tableau (p. 151) évaluent le poids total du trésor à près de 339, 67 livres romaines d'argent du VI^e siècle. Converti en or au taux de 4 solidi la livre, le coût approximatif est de 1358, 68 solidi. La donation d'Eutychianos est évaluée approximativement à 190,16 livres romaines, ce qui équivaut à environ 760 solidi.

ARI compare ces chiffres au coût d'autres vases ecclésiastiques contemporains issus de donations prestigieuses, mais un élément de comparaison négligé, qu'il serait intéressant de prendre en compte, est le coût des donations de Nicolas de Sion, à l'époque où il avait été nommé évêque de Pinara. Le récit de sa Vie nous apprend que trois ans après son accession il a fait construire une église dédiée à la Mère de Dieu en un lieu élevé, qui lui avait été indiqué dans une vision par la Mère de Dieu elle-même, construction qui lui aurait coûté 400 *nomismata*.¹²

Comment dès lors expliquer le contraste avec le coût très élevé de la donation de cet évêque mystérieux qu'était Eutychianos ? Cela ne conduit-t-il pas à s'interroger sur le rôle du trésor de Sion dans la politique ecclésiastique régionale sous Justinien ? Eutychianos ne pourrait-il pas apparaître comme une figure représentative du processus de reconstruction d'une richesse régionale au lendemain de la peste ? Les réseaux financiers impériaux (l'argent estampillé) et l'économie du pèlerinage à Myra ont pu avoir contribué à ce phénomène. Parallèlement, le trésor peut également être interprété à la lumière du programme de monumentalisation provinciale de Justinien, les évêques agissant comme les vecteurs locaux de la doctrine orthodoxe et de l'idéologie impériale. Ce sont là des questions que nous sommes amenés à soulever suite à la réflexion issue de ce chapitre.

Le **chapitre 5** (The Lives and Biographies of the Sion Vessels, p. 152–185) est consacré aux vies et aux 'biographies' des objets. Selon l'auteur, en effet, les objets évoluent et se transforment tout au long de leur existence. Les perceptions, émotions et sensations qu'ils suscitent changent au même titre que la valeur relative qui leur est attribuée.

L'approche 'biographique' des objets conduit ARI à les inscrire dans un schéma tripartite : marchandise (*commodity*) ; offrande ; objet ecclésiastique/liturgique. Un paramètre essentiel est la commande passée à l'artisan. Comment ce processus fonctionnait-il ? Les orfèvres disposaient-ils

12. I. ŠEVČENKO – N. P. ŠEVČENKO, *Life of St. Nicholas of Sion*, ch. 69, ligne 19, dans le glossaire à la p. 138 on trouve une discussion sur le pouvoir d'achat du *nomisma*. Nous apprenons que vers l'an 600 un Nouveau Testament en parchemin coûtait 3 *nomismata*.

d'un stock d'objets pré-finis qu'ils pouvaient personnaliser en fonction de la demande ? La pratique du recyclage et l'apport de l'argent métal par le commanditaire compliquent le processus. L'identification de cette phase de la chaîne opératoire, qui précède et oriente la confection à proprement parler de l'objet fini, est tout à fait novatrice.

Le contenu des dédicaces met en évidence les attentes des donateurs en contrepartie de leur investissement financier. Une tension peut alors se dessiner entre la valeur économique du trésor et sa fonction liturgique, la pureté du métal n'étant pas seulement matérielle, mais aussi spirituelle. Comment, dès lors, la pureté, le prix et les estampilles fonctionnent-ils après la consécration des objets ? Un autre paramètre essentiel dans l'évaluation de leur valeur spirituelle est l'impact de l'objet sur les sens.¹³ Celui-ci peut varier selon que les personnes concernées sont des membres du clergé participant au rituel ou des fidèles, hommes ou femmes.¹⁴

Enfin, la 'biographie' des objets s'achève par leur « après-vie », qui s'étend depuis l'enfouissement du trésor à sa découverte et à sa transformation en objet de musée.

Les nombreuses questions théoriques soulevées, auxquelles s'ajoutent celles d'ordre méthodologique, font de cette monographie une référence solide pour les études ultérieures sur le trésor de Sion et l'orfèvrerie protobyzantine. L'articulation entre le contrôle impérial (estampilles) et une capacité d'adaptation locale, rendue possible surtout par l'approvisionnement direct en métal dans les mines du Taurus, fait de la Lycie un cas exemplaire pour toute réflexion sur les industries provinciales du luxe.

Les estampilles constituent de rares interfaces matérielles entre l'administration fiscale et la consommation ecclésiastique dans les provinces. Eutychianos a pu avoir voyagé à Constantinople,¹⁵ et même s'il a passé commande d'objets à un ou plusieurs orfèvres locaux en Lycie, il est fort pro-

13. Pour les différents paramètres impliqués par la valeur reconnue aux objets religieux, voir IOLI KALAVREZOU, *Light and the Precious Object, or Value in the Eyes of the Byzantines*, dans JOHN K. PAPADOPOULOS – GARY URTON (éds.), *The Construction of Value in the Ancient World* (Cotsen Advanced Seminars 5). Los Angeles 2012, p. 354–369.

14. Aux nombreux titres sur la sensorialité, cités dans la bibliographie, on peut ajouter : BÉATRICE CASEAU CHEVALLIER – ELISABETTA NERI (éds.), *Rituels religieux et sensorialité* (Antiquité et Moyen Âge) : parcours de recherche (Biblioteca d'arte 71). Milan 2021.

15. Notons, par exemple le concile convoqué par Justinien en 553. Mais Eutychianos n'est attesté dans aucune source autre que le trésor de Sion.

bable que ceux-ci étaient inspirés de prototypes de la capitale.¹⁶ Si les ateliers impériaux ne produisaient que des tôles d'argent pures estampillées, il est évident qu'ils entretenaient des relations privilégiées avec des ateliers urbains auxquels ils pouvaient passer des commandes d'objets finis tant ecclésiastiques que profanes. C'est probablement dans un tel contexte que furent élaborés les prototypes destinés à Sainte-Sophie de Constantinople, qui ont ensuite pu avoir été copiés à Constantinople même et dans les provinces. Parmi les trouvailles locales en Lycie, nous pouvons mentionner la vaisselle liturgique de bronze issue des fouilles de l'église B d'Andriake, qui apporte un témoignage intéressant sur l'imitation en bronze de prototypes en argent du trésor de Sion.¹⁷

La récurrence, dans les dédicaces du trésor de Sion, d'invocations adressées à la Théotokos, à la Trinité ou encore la formule du *trisagion*, montre des liens étroits avec la doctrine officielle. Si le témoignage de ces inscriptions a déjà fait l'objet d'une étude dans le volume de Dumbarton Oaks,¹⁸ elles pourraient s'insérer aussi dans la problématique des chapitres 4 et 5 de la présente monographie. Dans une région située à proximité de la frontière syrienne et mésopotamienne, il est possible qu'un affichage plus marqué de l'orthodoxie et de la présence impériale ait été encouragé par les particularismes locaux. Dans un contexte faisant suite à l'épidémie de peste, les dédicaces du trésor ont pu avoir contribué à renforcer, autour de l'évêque, le sentiment de protection et de cohésion sociale. Les vertus apotropaïques de ces mêmes formules ont sans doute également été déterminantes dans le choix des donateurs.¹⁹

La présente monographie offre une approche méthodologique intéressante pour les études futures sur les objets artistiques à Byzance. Un projet d'avenir serait de combiner les considérations issues des analyses chimiques sur la composition élémentaire des objets d'Antalya avec l'étude des modes de façonnage et de décor, par une observation au microscope optique. Une telle approche apporterait des compléments précieux à la 'biographie' des

16. Voir MARIA LUIGIA FOBELLI, *Un Tempio per Giustiniano. Santa Sofia di Costantinopoli e la descrizione di Paolo Silentario*. Rome 2005, pl. 45, 47.

17. Voir ÖZGÜ ÇÖMEZOĞLU, *Andriake B Kilisesi'nden Bronz Objeler (Bronze Objects from Church B at Andriake)*. Adalya 16 (2013) p. 305–320.

18. Le témoignage de ces inscriptions est commenté dans I HOR ŠEVČENKO, *The Sion Treasure : The Evidence of the Inscriptions*, dans BOYD – MUNDELL MANGO, *Ecclesiastical Silver Plate*, p. 43–44.

19. Voir par exemple DENIS FEISSEL, *Deux épigrammes d'Apamène*, dans IDEM, *Études d'épigraphie et d'histoire*, p. 357–361.

objets tout en permettant d'identifier des stéréotypes ou des particularités dans les pratiques artisanales.

Keywords

church silver; treasures; Sion; Kumluca; donorship; bishop Euthychianos